

~~no 6~~

~~Article premier~~

n° 45. 1

observations sur la phtisie des enfans
naissans.

par M. Rigal, chirurgien
à Gaiillac en Albigeois.

la phtisie ou la mort apparente de l'enfant, qui vient
de naître, a été de tous les tems un accident trop ordinaire et
trop dangereux, pour n'avoir pas mérité l'attention des
accoucheurs instruits, seuls à portée et seuls capables d'aller
fructueusement au secours d'un être si foible si délicat et
en apparence si peu propre à résister aux agens mal-faisans
qui tendent à le détruire. aussi y en a-t-il peu qui n'eussent
indiqué des moyens et dicté des règles pour rappeler les frêles
individus à la vie, mais personne, que je sache, ne s'en est
occupé d'une manière expresse. il paroît au contraire que les
auteurs se sont pour ainsi dire, copiés les uns les autres, sans
chercher à étendre les ressources de l'art, sans examiner et
rectifier celles qu'une longue pratique quelque fois couronnée
de succès a fait généralement adopter.



ARC 62 d. 2, n° 36

il seroit cependant bien à désirer que quelque chirurgien habile s'occupât à rassembler les matériaux, qui sont épars, çà et là, ensevelis au milieu des grands volumes, pour en faire un petit Corps d'ouvrage, qui peut être mis entre les mains de toutes les personnes, qui se veulent d'accoucher. Ce Synopsis seroit infiniment avantageux, sur tout si le gouvernement le faisoit distribuer dans les campagnes, où l'on ne voit malheureusement que trop souvent les jours de fête changés en jours de deuil, et les infortunés naissans être ainsi les victimes de la plus obscure ignorance.

On voit, au premier coup d'oeil que l'exécution d'un tel projet deviendroit très utile, et j'en suis sûr d'avancer que la population y gagneroit infiniment plus qu'à tous les établissemens que le gouvernement et quelques personnes bienfaisantes ont fondés de nos jours pour instruire les sages-femmes de la campagne.

Les gens de l'art, qui connoissent combien la Science des

3
accouchemens est difficile, longue et pénible, même pour les
personnes qui ont l'esprit le plus heureusement disposé.
pour y pénétrer, les gens de l'art, dis-je, peuvent seuls
juger jusqu'à quel point les connoissances qu'acquie~~ra~~
des femmes rustiques, sans éducation préparatoire, doivent
être insuffisantes dans les circonstances, où la nature
foible et égarée a besoin d'un aide et d'un guide pour
la ramener au chemin qu'elle doit suivre, et pour s'y faire
marcher avec sûreté et avec fruit. il n'en seroit pas de
même d'un petit recueil qui contiendrait seulement les
ressources qu'on doit apporter à l'enfant qui vient au monde
sans aucun signe de vie. la brièveté de cet ouvrage, le
peu de capacité qu'il faudroit pour en saisir la doc-
trine, le peu d'adresse qu'il exigeroit pour en appliquer les
principes, tout annonce qu'il ne pourroit être qu'infinitement
utile entre les mains de tout le monde, et indépendamment
de l'avantage réel, que l'humanité retireroit de ce travail, la



médecine et la chirurgie se mettoient à l'abri d'un reproche qui est celui, que tandis qu'on a vu paroître une infinité d'ouvrages sur toute sorte de maladies, mais principalement contre celles que l'on conduit, la corruption des mœurs procure, fomenté et multiplié, il est étonnant que les maux de l'innocence seule ne nous aient occupés que d'une manière sommaire et passagère.

mon intention n'est point celle d'examiner moi-même, de rassembler et de rectifier les différens moyens que la chirurgie nous fournit contre la phixie des enfans naissans, je n'ai d'autre dessein que celui de faire part à l'académie de quelques observations que j'ai eu occasion de faire, observations qui m'ont paru propres à faire faire un pas à l'art vers cet objet important.

Dans le mois de mars de cette année 1785 un ~~de Paris~~ Boismont de martin du village de Cadalen, étant en travail de son premier enfant, avoit auprès d'elle

une de ces femmes savantes, qui osent commander à la nature,
et qui le plus ordinairement lui font épuiser ses forces et
ses ressources dans un tems, où elle devrait le plus les ménager.

Elle li usa de tout l'empire que donne la confiance
usurpée, et des les premières douleurs que madame éprouva,
notre accoucheuse lui recommanda de faire les plus grands
efforts pour les faire valoir et en susciter de nouvelles.

la jeune patiente s'y prêta avec le courage qu'inspire
l'espoir d'une prompte délivrance, mais dès le troisième

ses forces étant presque épuisées et son espérance
entièrement trompée, on se décida à m'appeler à son
secours. je trouvai la malade avec la pâleur du désespoir
sur le front, et les parents dans la plus vive affliction.

Pour recourir aussitôt au toucher pour m'assurer de l'état
des choses, je trouvai les grandes lèvres meurtries et enflam-
mées, l'effet d'une manipulation également grossière et
malentendue. je glissai avec précaution mon doigt
jusque dans la matrice. je trouvai son orifice dilaté de



82. La largeur d'un petit écu; l'enfant presentoit le Sommet
de la tête avec toutes les conditions nécessaires pour que
l'accouchement fut naturel; il paroissoit devoir
l'effectuer aux premières douleurs soutenues par des
forces suffisantes; de manière, que malgré l'alarme
qu'avoit répandue l'insuffisance de la sage-femme, je
ne trouvais dans cet état d'autre mal que celui qu'elle y
avoit fait. je ne cherchai donc plus qu'à consoler la
malade, en l'assurant qu'elle accoucheroit heureusement, et
dans peu de temps. mon pronostic la flatta, et fit sur elle
une si vive impression, qu'un instant après lui avoir fait
prendre un bon bouillon, nous eumes le plaisir de lui voir
goûter les douceurs d'un sommeil paisible et tranquille,
qui se continua quatre heures sans interruption; à son réveil
madame n'étoit plus la même, et se sentoît, disoit elle, assez
de force pour expulser l'enfant aux premières douleurs; il
n'étoit question que de les lui procurer. l'observation fut
mon guide dans le procédé que j'employai. les mains

78
m'avoient réussi dans des circonstances semblables. je pus
devin déterminer madame à en faire usage. elle suivit
mon avis. un quart d'heure fut à peine écoulé qu'une
forte douleur l'obligea d'en sortir et l'accouchement
se termina de lui même - mais l'enfant qui étoit un
petit garçon vint au monde sans donner aucun signe de
vie. après lui avoir donné le baptême sous condition je
le confiai à la sage femme pour m'occuper de délivrer la
mère qui perdoit beaucoup. acquitté de mon devoir
envers cette dernière, je courus vite à l'enfant. mon premier
soin fut celui d'appuyer ma bouche sur ses lèvres
mouvantes, afin de lui souffler fortement dans le poulmon.
je lui chatouillai la membrane pituitaire et le fond de la
bouche au moyen de la barbe d'une plume. je le remuai,
je l'agitai de toutes les manières, je lui fis des frictions sur
la colonne épinière, sur les tempes et sur la région épigas-
trique avec de l'eau de vie. je l'enveloppai dans un

8 linge bien chaud; je lui fis bouler un peu de vin dans la
bouche, mais tous les moyens successivement répétés
pendant trois quarts d'heure, avec tout le zèle et toute
la vigilance dont je puis être capable furent sans succès.
en me comportant ainsi, je remplissois, je crois, les préceptes
des grands maîtres, sans négliger aucun des moyens essentiels
qu'ils prescrivent dans les sortes de cas. les assistants qui
voyoit que tous mes soins étoient infructueux, voyant
d'ailleurs l'enfant mort depuis long tems, ne cessoient de
m'engager à finir une manœuvre qui leur paroissoit si
inutile: après tant de tentatives vainement répétées, je
crus aussi de mon côté l'enfant véritablement mort; et je
l'abandonnai. à peine fus je retiré que livré à la réflexion,
je crus voir dans l'anatomie la raison de l'inefficacité du
plus grand de tous les moyens, qui est l'air que l'on cherche à
introduire dans les poumons de l'enfant; en lui soufflant
dans la bouche (a). la route du nez me parut bien plus
cas voyez Mr levet, l'art des accouchemens pag: 227; n° 1289



directe ainsi éclairé par le flambeau de l'anatomie, je
 revins à l'enfant pour faire de nouvelles tentatives. Celles
 ci furent suivies du succès le plus inattendu. La troisième
 fois que j'eus soufflé dans le nez, ayant porté ma main
 sur la région du cœur, je sentis les côtes se lever, la
 poitrine se dilater. Ce qui n'avoit pas eu lieu la première
 fois, lorsque je soufflai dans la bouche selon la méthode
 ordinaire. aussitôt j'introduisis une plume dans l'oesophage,
 dans la vue d'agaler les nerfs que la huitième paire lui
 fournit, et sympathiquement le plexus pulmonaire afin de
 soutenir le jeu que j'avois donné au poulmon par le souffle
 nasal. je repetai de nouveau le Souffle. Cette fois fut
 suivie d'un bruit aérien accompagné d'une écume qui
 se manifesta à la fois par le nez et par la bouche. Le
 battement du cœur se fit bientôt sentir. Successivement
 celui des artères, et un moment après le mouvement des
 yeux, et d'un bras manifestèrent aux assistants saisis



10. D'étonnement et de joye, la vie de l'enfant. il resta une
heure à peu près sans se plaindre, mais après lui avoir
administré des forces au moyen de quelques Cuillerées de Bon
vin notre resuscité pleura, s'agita, et ses cris firent
redoubler les Coups de fusil que les voisins tiroient à
l'honneur de sa naissance ou de sa ^{plutôt} resurrection.

Il n'est point nécessaire que j'écrive que l'enfant
aujourd'hui gros et bien portant doit manifestement
avoir au souffle nasal que j'ai administré d'après les
reflexions anatomiques qui m'en firent naître l'idée; mais
je dois examiner les raisons qui ont rendu ce procédé
fructueux, après avoir inutilement employé les ressources
que l'art nous fournit, ressources que j'avois puisé dans
les meilleurs auteurs, du nombre des quels sont Mrs
Mauriceau, Smellie et Levret (a)

en jetant un coup d'œil sur les deux ouvertures
inférieures de l'arrière Bouche, en considérant leurs positions
~~et par conséquent aisément quel l'un ou l'autre~~

(a) Mauriceau, chap. 26, pag. 481
Smellie, traité d'accouchemens, tom 2, pag. 448
Levret, l'art des accouchemens, pag. 227

respectives, on s'aperçoit aisément que l'antérieure ou la
 glotte correspond directement aux fosses nasales. Si par
 exemple, on introduit un fillet dans le nez et qu'on le
 pousse assez avant vers la partie postérieure des narines,
 l'extrémité de cet fillet infilera l'ouverture de la glotte,
 qui comme on le sait, se trouve toujours ouverte, excepté
 dans le temps de la déglutition. Cette inspection anatomique
 rend facilement raison de la façon avec laquelle le
 souffle nasal s'introduit dans le poulmon.

L'ouverture postérieure qui conduit à l'estomac ré-
 pond de son côté bien plus directement encore à l'arrière
 bouche, puisqu'elle en est la continuation. Cela étant, l'air
 qu'on souffle dans la bouche des enfants qui n'ont point
 encore respiré, doit suivre la route la plus directe, et
 comme naturellement, il abaissera l'épiglotte sur la glotte. Cette
 ouverture ainsi bouchée, l'air se portera dans l'estomac,
 se gonflera, le distendra. L'estomac ainsi gonflé sera
 remonté le diaphragme; celui-ci comprimera les poulmons.

De cette manière, l'air introduit dans la Bouche dans les
 vues de dilater les Soufflets de la vie, et d'aider la nature,
 n'aura d'autre effet que celui de resserrer l'un, et de contraindre
 l'autre. ce que j'étais de dire se trouve d'ailleurs Confirmé
 par les expériences suivantes.

ayant eu occasion d'avoir un enfant qui étoit mort avant
 de respirer, j'en fis les poudrons et l'estomac à découvert. après
 quoi je lui soufflai dans la bouche. l'estomac se gonfla aussi-tôt,
 sans qu'il sortit d'autre air dans les poudrons. après avoir
 comprimé l'estomac et évacué l'air que j'y avois introduit, je
 soufflai dans le nez au moyen de deux tigeaux de plume. pour
 lors les poudrons se gonflèrent, et il ne passa presque pas d'air
 dans le ventricule. j'ai répété plusieurs fois les expériences sur
 des chiens en présence de Mr Coutaud docteur en médecine,
 du gayrac étudiant en médecine et de Gos apothicaire de cette
 ville. elles ont toujours eu le même résultat; mais j'ai
 remarqué, que pour que l'expérience réussit, l'animal devoit

être, autant qu'il est possible, dans la situation naturelle, c'est-à-dire n'il n'y eut aucune inflexion dans le cou, qui pût changer la position des différentes ouvertures par où l'air doit passer.

on voit d'après les faits que je viens d'exposer, Combien l'air m'on recommande si loigneusement d'introduire dans la bouche, dans les voies de rappeler un enfant à la vie, doit avoir peu d'effet. On voit aussi jusqu'à quel point le soufflement doit avoir la préférence

quelqu'un m'objectera peut être, que les personnes qui ont un organe ou l'équivalent au même, qui ont les deux narines bouchées par un polype, ne peuvent respirer que par la ~~bouche~~ ^{bouche}; je réponds qu'alors l'air n'entre dans la poitrine qu'en raison de la vertu attractive qui a lieu dans l'inspiration; ainsi qu'on le voit arriver dans le soufflet à feu qui se remplit dans le temps de l'écartement de ses panneaux, et qui, bien qu'on ne peut s'en appercevoir, attire avec autant de force l'air qui se trouve à ses côtés, que celui

14. qui répond à son ouverture : celui doit s'exécuter de même
chez les personnes qui ont les narines bouchées. d'ailleurs la
difficulté qu'entraînent ceux qui respirent de cette
manière, prouve assez, que cette route possible & facile, n'est
point celle que la nature lui a ^{assignée} ~~tracée~~ : la voye du nez est
une celle que cet élément doit suivre pour donner
l'action aux poumons et en entretenir le jeu. C'est le
chemin que la nature lui a ^{tracé} ~~assigné~~. C'est celui que nous
devons suivre. en assignant les différentes fonctions à chacune
de nos parties, l'auteur de la nature a voulu qu'elles s'exécuta-
rent selon les lois qu'il leur a imposées. rarement pouvons nous
les interrompre, sans qu'il en arrive quelque dérangement
à toute ^{la} machine. C'est peut être la raison pourquoi lorsque
les glandes amygdales ou autres agens ferment le passage
de la bouche au goziér, on n'a pas généralement osé introduire
d'aliments par les fons nazales, malgré toutes les recherches et
expériences de mr Littré, ainsi que les sages précautions que
mr Cabatiller indique pour y parvenir, sans s'exposer au
danger imminent qui seroit les suites d'une pratique

15
peu réfléchi et moins prévoyante.

Tout le monde le sait, les fonctions chez l'enfant en core
renfermé dans les prisons de la nature ne s'y exécutent pas
comme quand il a respiré. mais parmi les différences que
cet état présente, la circulation est celle qui offre la
plus d'admiration aux yeux de ceux qui se plaisent à
l'observer. qu'y a-t-il en effet chez lui plus digne d'attention
que l'examen des différentes ressources que la nature a
bien voulu lui offrir pour lui éviter les routes périlleuses que
cette liqueur auroit eu à parcourir dans les poumons, si
le fluide l'avoit pénétré, avant que les vaisseaux de ce
viscère eussent eu assez de densité pour résister à son
impulsion, et à la force avec laquelle le cœur le pousse?
Le trou ovale qui est au bas des oreillettes du cœur, le canal
artériel qui s'élève de l'angle de la division de l'artère
pulmonaire pour aller terminer à la partie intérieure
de l'aorte immédiatement au dessus de l'origine de la
sous-clavière gauche, le trou ovale et le canal artériel, sont

16 dis-je, les moyens dont la nature s'est servie dans le fœtus pour détourner le sang des routes artérielles qui sembloient devoir le conduire aux poumons. mais dès que l'enfant a respiré, les vaisseaux du pœumon déployés et étendus par l'abord de l'air dans les cellules bronchiques, offrant au sang un espace plus grand et plus ample, cette liqueur s'y engage: le canal artériel, en transmettant moins dans l'aorte; les veines pulmonaires plus pleines versant plus de sang dans l'oreillette gauche, la valvule du trou ovale s'applique par le sang même à l'ouverture dont il s'agit, et la bouche. de cette manière la valvule se colle au bord de l'ouverture de Botal. le canal artériel se rétrécit, et les choses se mettent dans l'état où elles doivent rester tout le temps de la vie.

Ce changement heureux ne s'opère pas dans tous les cas et chez tous les individus avec cette régularité d'où semble dépendre l'exécution des fonctions nécessaires à la vie de cet être nouveau. il ne suffit pas que la nature ait formé et

17.
Disposé les différents ressorts de notre machine; il faut encore
qu'elle les mette en jeu, il faut qu'elle en soit le premier
moteur, pour que la tâche soit remplie. il n'est pas toujours
en son pouvoir d'y réussir, sa faiblesse s'oppose dans bien de cas
à sa volonté, et dans les circonstances fâcheuses l'état de son
ouvrage sera entièrement perdu. Il faut à la mère une habitude

d'aller à son secours. mais comment le trouver à son secours dans
les suppres isolées, ou la science des accouchemens. Cette
science délicate de la chirurgie, est uniquement confiée à
des femmes seules, qui n'ont d'autre mérite que celui de servir
dans l'opération, malgré que le docteur Roussel ait avancé
que les femmes les plus grossières et les plus ignorantes étoient
plus capables de bien accoucher que le chirurgien le mieux
instruit (2).



Il est étrange que ces écrivains n'aient fait mention d'aucun
de ces hommes en général et d'étrangers en
particulier qui par état étoient destinés à leur
aider le système phisique et moral de la femme, par le secours
ou le ch. accouchement.

Observation. M^{rs}. Rousseau et quelques autres philo-
sophes n'ont avancé, et qu'ils avancent encore aujourd'hui
des propositions semblables, personne n'en reclamera. Les
philosophes uniquement occupés à contempler les merveilles de
la nature, ne sont pas censés connoître les écarts, qui en leq^{uant},
exposent au danger, ni par conséquent les moyens que l'art
de guerir doit employer pour la rappeler à ses devoirs et à ses
lois; mais c'est ici au contraire un médecin qui avance
une erreur dangereuse, et qui non seulement la soutient par
l'elegance et les charmes de la diction, mais qui rap^{orte}
à l'oreille l'observation qui la lui sert de appui. En
somme, malheureusement cet exemple ne peut servir,
comme on peut facilement s'en convaincre (a). Et quand
bien même la femme dont parle M^r. Roussel seroit morte

voici l'observation de M^r. Roussel qui se trouve à la pag. 341

„dans toute la Comté de Loir, on jo^uiss^{oit} les accouchemens s'en-
„tassés à des femmes du bas peuple qui n'ont jamais eu la moindre idée

à cause de l'incapacité de l'accoucheur, pourroit-on en conclure
l' inutilité, les dangers et la proscription des préceptes de l'art?

Et par lequel Mr Roussel aura le malheur de perdre le
premier malade qu'il verra, devratt-on en conclure l'uti-
lité de la médecine? et par lequel van helmon aura nourri un
enfant avec sa boubillie, et que l'enfant sera venu
plus gros, plus fort, plus robuste et en tout mieux bâti
que le reste des hommes, devratt-on en conclure la proscription
du lait, et ne donner aux enfans naitssans pour toute nourriture
que de la boubillie de van helmon? et parce qu'il y aura
des femmes qui auront du mauvais lait, devons nous croire
avec le docteur Compaire que toutes les femmes l'ont
mauvais, et qu'il ne sera plus permis aux meres d'allaiter leurs

- 1) d'anatomie, et dont tout l'art se réduit à quelques pratiques routinières
- 2) et traditionnelles. mais elles mettent de la patience, du zèle et de la
- 3) droiture, ou les autres ne s'attachent qu'à faire briller le phantôme de
- 4) la science et elles ne réussissent que mieux de se faire illusion.
- 5) me : j'ai dans ma petite ville qu'une seule femme de la suite de l'art.
- 6) Il est vrai que lors de son mariage elle avait été accouchée par un homme.
- 7) l'événement fut si malheureux qu'on eut tout lieu de croire que la
- 8) nature reprouvoit une innovation si funeste?

20 en lais- sans les exposer au danger d'une nourriture mal-fais-
sante et non nutritive (a)? non sans doute; et à quel danger
l'espèce humaine ne seroit elle pas exposée si de tels para-
doxes étoient accrédités et mis en pratique. nous la verrions
bientôt s'affoiblir et s'éteindre sous des principes si
destructeurs; et celui de Mr Roussel sur l'accouchement
neiroit pas un de ceux qui y contribueroit le moins.

Le pendant je ne disconviens pas que parmi les femmes de la campagne, il ne s'en trouve quelques unes très capables de saisir les vérités utiles qu'on pourroit leur présenter. J'ai vu qu'il en est qui ont d'intelligence et beaucoup d'adresse. C'est pourquoi je voudrois qu'on leur apprit que l'enfant, qui vient de naître sans aucun signe apparent de vie, peut ne pas être mort; qu'il y a des moyens pour le retirer de cet état aisé; à connoître, et faciles à mettre en pratique. Il seroit même à souhaiter qu'on fomentât leur zèle par quelque motif de gloire. Il n'en pourroit rien à l'état de suivre l'exemple de l'ancienne Rome et de décerner une couronne civique

voies un ouvrage publié depuis peu sous le titre de danger
du maillot et du sort des femmes, par mr l'abbé de Compayne
medecin aliste d'albi.

a chacune d'elles, qui sauveroit la vie ~~à un~~ enfant. on ne verroit plus alors leur courage s'éteindre à la moindre apparence de mort, ni les enfans délaissés et abandonnés sans faire aucune tentative, pour les rappeler à la vie, comme mrs Duellie, portal et tant d'autres en ont vu des exemples.

dans le mois de mai de cette année 1783, je fus appelé à dix heures du soir dans la paroisse de Saint-Cécile pour donner du secours à la femme du Sieur lafourmic notaire de mesleignes avocat en cette ville, laquelle souffroit depuis trois jours les douleurs de l'enfantement. je ne perdus pas de temps pour me rendre auprès de cette femme, je la trouvai accouchée depuis environ une demi-heure d'un garçon qu'on avoit tué mort, et qu'on avoit déjà oublié au fond d'une chambre. je demandai à le voir afin d'examiner s'il n'y auroit aucune ressource. je le trouvai encore chaud, mais sans donner aucun signe de vie. encouragé par l'observation que j'avois faite sur l'enfant de m^{re} de Noimont, je m'empressai à secourir celui-ci selon le même procédé. Comme le souffle nasal et l'irritation de



l'asphyxie étoient les seuls moyens qui avoient eu effet dans le cas précédent. Ce fut aussi ceux que je crus devoir mettre les premiers en usage. je ne retracerai pas ici toute l'attention et le zèle que je mis cette fois à secourir l'enfant, il suffira de dire qu'après lui avoir plusieurs fois soufflé dans les poulmones de la même manière que je le fis au réputé mort susdit, celui-ci fut également rappelé à la vie. Le dernier est aujourd'hui en ~~bonne~~ ^{bonne} santé pour le compte de l'hôpital, à cause du défaut de lait de sa mère et de l'indigence de ses parents.

Le 5. de ce mois, d'octobre de cette année 1783 et dans le temps que je rédigeois le mémoire, Mr Blanc Curé de St Michel vint me prier d'aller voir la metayesse de Mr de Vindrac au lieu de pouille à demi heure de chemin de cette ville. je me rendis de suite chez cette femme que je trouvais accouchée depuis environ trois heures d'un enfant mort, déjà enveloppé et étroitement serré depuis le moment qu'on l'avoit jugé tel. je demandai à le voir, il étoit encore chaud; ses articulations étoient souples, ce qui

me porta à faire quelques tentatives pour le rappeler à la vie; mais elles furent infructueuses.

La sage-femme avec qui je m'informai de ce qui s'étoit passé me dit seulement que cet enfant dès l'instant de sa naissance avoit donné des signes de vie par l'ouverture d'une paupière, qu'une faiblesse l'avoit pris et qu'il étoit aussi tôt mort sans faire d'autres mouvements.

Quoique d'après cette observation on ne puisse rien statuer de certain, il paroît qu'on peut en inferer 1^o que l'enfant n'étoit pas mort lorsqu'il fut enveloppé 2^o que s'il avoit été réellement mort il n'eût point conservé pendant trois heures la chaleur dans tout son corps, ni la souplesse aux articulations. il paroît au contraire que cet enfant a été étouffé dans les linges, et qu'il auroit pu être sauvé si la sage-femme ou un autre instruit eût apporté les secours nécessaires.



Il n'est point rare de voir que des enfans qu'on croyoit morts ont vécu long temps sans respirer. Mr Sabatier rapporte deux observations dans son traité d'anatomie, dans lequel il est dit qu'ils peuvent vivre plusieurs heures, quoique privés de cette fonction vitale. il est même de fait que la mort apparente des chi-

24 enfans naissans provenant de cette cause doit tarder davantage
à se réaliser, qu'elle ne le feroit. Si quelque autre agent avoit donné
lieu à la phryxie. Si, par exemple, on veut étouffer quelques petits
chiens ou autres animaux, il sera plus difficile de réussir avant
qu'ils aient respiré, qu'il ne le sera après.

Les choses étant ainsi, on ne sauroit être assez attentif à
donner des secours à des enfans qui naissent sans aucune appa-
rence de vie. La négligence des moyens en pareil cas seroit un
crime d'autant plus grand qu'il donneroit la mort réelle, ou le
qui seroit encore plus coupable et plus cruel, exposerait les
infortunés à être enterrés vivans.

M^r Arubier qui adonné une dissertation sur l'insuffisance
des signes de la mort, auroit sans doute rendu un plus grand
service à l'humanité, si en sa qualité de médecin, il avoit cherché
à en éloigner l'erreur fatal, en s'occupant principalement des
enfans qui naissent foibles, et qui faute de secours efficaces et
assez long tems continués sont forcés de payer le tribut de la
vie avant d'en avoir goûté le prix.

Telles sont les réflexions que j'ai été en même de faire sur cette
matière. L'académie au jugement de laquelle j'osé soumettre,
appréciera mon travail et jugera jus qu'à quel point il peut
être utile.

